

Le pot de cirage

ANNETTE HUG

En janvier 1939, Berta reçut de sa patronne l'ordre de chercher un pot de cirage. «Ma Madame», dit Grand-mère aujourd'hui. Ma mère doit sa naissance à l'agitation que cette recherche entraîna.

La crème de cirage avait disparu de l'appartement de Madame, un appartement à Zurich, à proximité du lac. Berta était arrivée en ville depuis peu. Elle raconterait plus tard comment des dames pleines d'espoir attendaient sur les quais de la gare, guettant les filles perdues. Il y en avait qui descendaient du train, d'autres qui regagnaient la gare pour échapper à la ville. Elles avaient traîné dans des endroits louche ou étaient suspectées de vouloir le faire. «Ne va pas te faire mettre un polichinelle dans le tiroir», avait dit la mère de Berta, et Berta aurait bien voulu savoir comment ça se faisait, les enfants.

[...]

Berta ne voyait Monsieur que le soir au dîner – quand il n'était pas engagé ailleurs pour affaires. Un «progressiste», dit Grand-mère. Il ne voyait rien à redire à ce que sa femme engage une deuxième bonne, du foyer de Mme Camenzind. Les temps n'étaient pas roses pour l'institution et sa présidente, Berta avait pu l'entendre. Quand l'essentiel manquait même aux braves gens, personne ne voulait aider les dépravées. Dans son rapport annuel, Mme Camenzind avait soulevé la question de l'inexistence de maison de redressement pour les hommes qui enfreignaient les bonnes mœurs. La patronne de Berta avait approuvé et Monsieur était d'accord sur le fond lui aussi. Ainsi Madame aurait-elle difficilement pu dire non quand on lui demanda d'engager chez elle une jeune fille. Et puis Margret coûtait bien moins cher qu'une Allemande ou une Italienne, dit Grand-mère.

Mademoiselle Berta devait certes s'agenouiller à côté de la nouvelle quand elles faisaient briller les sols, mais c'est elle qui dictait le rythme et décidait de la quantité de savon à mettre dans l'eau. Pour ce qui est du dosage, Margret ne lui disputait pas la place, mais elle ne se plia pas au rythme de Berta. Elles récuraient ensemble pour la troisième fois quand Margret déclara: «Nous n'aurons pas moins de travail en nous dépechant, au contraire.»

Berta suspendit son mouvement, prit appui les bras tendus sur la brosse et releva la tête: «C'est très bien, on aura abattu plus de tâches.»

Elle pensait aux rideaux qui n'avaient plus été lavés depuis bien trop longtemps, et attendait de Margret qu'elle pense la même chose et se remette à frotter. Mais elle ne rencontra qu'un regard incrédule, légèrement méprisant, et se remit elle-même à frotter. Margret finit par l'imiter, restant toujours un peu à la traîne.

Berta avait secrètement admiré sa patronne d'engager Margret. Elle s'était promis de suivre son exemple quand elle-même serait devenue une dame un jour. Elle n'était pas préparée à ce regard méprisant au-dessus des brosses. La nonchalance de sa collègue l'effarait, elle bouillonnait à la voir contre l'évier, le regard perdu dans le vague en épuluchant les pommes de terre, comme si elle n'avait rien à faire là. Elle sentait poindre la haine quand, dans la cour, Margret donnait un coup de pied dans un seau percé en le traitant de «salope de seille».

Grand-mère allait rester allergique aux jurons. Après le divorce de nos parents, elle essaya de nous dissuader de prononcer les gros mots qu'on rapportait de l'école. Un jour, face à mon frère qui répétait «putain» et à ma mère trop lasse de le reprendre, Grand-mère quitta la table avec indignation. Mais «salope de seille» m'aurait choquée moi aussi.

Berta regrettait maintenant de ne pas vouvoyer Margret comme Madame l'avait exigé d'elles au début. La première nuit que Margret avait passée dans la mansarde, elles avaient ri toutes les deux. Couchées dans leur lit, elles s'étaient parlé à travers la mince paroi. «Alors bonne nuit, vous, donc», disait Berta. «Oui, vous, bonne nuit donc», répondait Margret. Il avait été clair qu'elles se tutoieraient dès qu'elles seraient seules.

Et un beau matin le pot de cirage avait disparu. Berta avait entrepris de cirer les bottes de Madame. Elle fouilla tout le cagibi, puis la cuisine, elle l'avait peut-être emporté la veille sans y prendre garde. Elle était un peu absente ces derniers temps. Le froid dans sa mansarde sans chauffage, surtout, la préoccupait. Elle travaillait aussi longtemps que possible dans la cuisine et ne montait au grenier qu'à vingt-trois heures. Une lucarne dans le toit servait de fenêtre. Des coffres et de vieux meubles étaient entassés dans la partie non aménagée du grenier. Chaque soir, Berta passait devant un énorme vase et la carcasse d'un lit à barreaux.

Cherchant toujours le cirage, Berta ouvrit la porte de la buanderie et la referma brusquement. Il n'était nulle part. Alors elle se rendit dans le cabinet de travail de Monsieur où Madame avait l'habitude de passer les premières heures de la matinée. Celle-ci lui rappela qu'il s'agissait d'une crème de cirage particulièrement chère et lui demanda d'aller voir dans toutes les chambres des employées, par sûreté. Il n'y avait que deux employées, Berta prit donc le chemin de la chambre de sa collègue.

La porte était entrebâillée, Berta n'apercevait qu'une fine parcelle de mur. Dans d'autres circonstances, elle aurait toqué, mais le ton soupçonneux de Madame avait éveillé sa méfiance. Elle poussa lentement la porte et sursauta plus vivement que la femme devant elle, qui ne se retourna même pas. Assise sur le lit, elle se regardait dans un petit miroir et avait vu dans le reflet la porte s'ouvrir lentement. Berta voyait Margret, son dos sous la souquette, l'arrière de sa tête et le visage dans le miroir, mais ce n'était pas le visage qu'elle connaissait. Margret avait incliné la tête et souriait innocemment, des sourcils arqués, d'un noir profond, conféraient à son visage une beauté de minuit. C'était comme si le maquillage avait aspiré tout le vice, libérant dans les traits de Margret une pureté que Berta n'aurait pas soupçonné. La crème de cirage de Madame était sur le lit, la pointe d'une plume plantée dedans.

Berta sourit malgré elle et Margret se retourna. «Tu en voudrais aussi?», demanda-t-elle. Toute innocence avait disparu de son visage, Berta faisait face à une vendeuse de kermesse. Ne manquait que le large décolleté et Berta aurait regardé sa collègue de haut, dans la fente entre les deux seins.

«Tu veux?» répéta Margret en lui tendant le pot de cirage.

«Comment tu vas enlever ça?» siffla Berta sur la défensive, avant d'ajouter encore plus bas: «Je ne me suis jamais maquillée.»

«Je sais bien», répondit Margret. Elle avait repris son air ennuyé.

Berta rapporta le cirage dans le cagibi et elle s'apprêtait à raconter à Madame ce qui s'était passé, mais celle-ci se préparait pour un rendez-vous médical. Qu'on appelle le bureau de son époux pour qu'il envoie son automobile, elle n'était pas capable de se rendre à pied chez le docteur. Il était à trois rues. Berta appela donc le secrétaire de Monsieur et regagna lentement la pièce où Madame attendait.

«L'auto sera là dans dix minutes», dit Berta, sans savoir si elle devait partir ou approcher. Madame s'était mise à pleurer, mais en silence, raide sur sa chaise. Berta ne pouvait repérer un geste lui indiquant la meilleure attitude à adopter. Elle resta donc immobile elle aussi, moins raide mais tendue. Quelqu'un s'approcha alors tout contre elle et regarda par-dessus son épaule. La chaleur lui monta aux joues, elle aurait voulu fuir, échapper à Madame, au corps dans son dos. Soudain Margret chuchota dans son oreille: «Merci». Quand Berta se retrouva seule, un courant froid parcourut son dos et son postérieur, là où s'était blotti sa collègue. Se reprenant, Madame demanda à Mademoiselle Berta d'attendre la voiture sur le perron. Qu'on la prévienne quand elle seraît là.

Margret était déjà sur le perron, la peau rouge autour des sourcils. Berta se mit à côté d'elle sans un mot, le regard dirigé en bas de la rue où les piétons traversaient à grands pas affairés, avec des charrettes pour certains, qu'ils devaient veiller à ne pas faire glisser dans les rails. Un tram d'ailleurs tournait dans la rue en grinçant. Deux automobiles arrivaient l'une derrière l'autre, elles klaxonnèrent, mais les piétonnes ne remontaient pas leurs jupes et bloquaient le passage. Les grosses femmes chargées de corbeilles ne se laissaient pas décontenancer, même quand une voiture se mit à klaxonner encore plus fort en se dirigeant vers les deux bonnes sur le pas de la porte. Margret pinça Berta de côté en disant «Regarde, le Monsieur vient en personne!»

Extrait de *Lady Berta*, Rotpunkt Verlag, 2008, choisi et traduit de l'allemand par Camille Luscher.

biblio

Le Grand Enfouissement

Trad. par Camille Luscher, Genève, Ed. Zoé, 2023.

Tiefenlager

ZKB Schillerpreis 2022, Wunderhorn, 2021.

Révolutions aux confins

Trad. par Camille Luscher, Prix Pittard de l'Andelyn (coup de cœur de traduction), Ed. Zoé, 2019.

Wilhelm Tell in Manila

Prix suisse de littérature, Wunderhorn, 2016.

In Zelenys Zimmer

Rotpunktverlag, 2010.

Lady Berta

Rotpunktverlag, 2008.



MICHEL BÜHRER

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedits. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation CErli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [chlitterature.ch].

bio

ANNETTE HUG est née en 1970 dans les environs de Zurich, ville où elle a grandi et vit actuellement. Elle a suivi, à Zurich et à Manille, des études en histoire et en Women and Development. Après plusieurs années actives dans l'enseignement et comme secrétaire syndicale, elle est aujourd'hui autrice et traductrice indépendante, et publie régulièrement des chroniques et des essais dans des journaux et revues. Dans son premier roman, *Lady Berta*, la narratrice tente de retracer la vie de sa grand-mère, Berta, et comprend pourquoi sa fille, la mère de la narratrice, décédée il y a peu, lui en voulait tant. «Mais pour chaque phrase qu'elle prononce, je dois en inventer dix pour reconstituer une histoire», dit-elle en préambule. D'abord en stage dans une maison bourgeoise de Zurich, puis au pair en Angleterre, *Lady Berta* brosse le portrait éloquent d'une jeune femme dans les années 1940 et 50, sous les injonctions de la société.

CAMILLE LUSCHER, née à Genève où elle vit aujourd'hui, traduit pour diverses maisons d'édition et revues des romans, de la poésie, du théâtre et de la littérature jeunesse, toujours de l'allemand en français (Annette Hug, Max Frisch, Eleonore Frey, Arno Camenisch, ...). En parallèle, elle travaille comme média-trice littéraire au sein du Centre de traduction littéraire de Lausanne, et dirige la collection Domaine allemand pour le compte des éditions Zoé à Genève. Elle évoque sa traduction de l'extrait publié ici dans un texte à découvrir sur notre site. CO